

Guyline Saint-Pierre

Une brassée de fleurs

Elle a quatre enfants et attend le cinquième. Les journées sont éreintantes, mais la maison sent le frais. Son mari rentre seulement la fin de semaine. Il construit des routes au sud du canton. Pendant que sa femme s'occupe de la maisonnée, il bûche, essouche, hâte, nivelle et transporte de la roche. Le pire, c'est la poussière rouge, qui fait crisser les dents et épaissit la salive. Le reste n'a rien d'inférial. Il travaille dur depuis l'âge de douze ans et ce chantier n'est pas pire qu'un autre.

* * *

Elle a les mains dans la pâte. Sa plus vieille, celle qui vient d'avoir six ans et se prépare à commencer l'école, celle qui s'occupe des petits et qui rentre avec une brassée de fleurs pour faire du miel de trèfle, sa plus vieille ouvre la porte moustiquaire et se présente comme un fantôme. Elle a la couleur des œufs de la poule grise, d'un blanc presque trop clair pour être normal.

– J'ai chaud.

La seconde d'après, les fleurs sont répandues sur le plancher de la cuisine et la fillette gît à côté, pliée en deux en se tenant le ventre. La mère se nettoie les mains tant bien que mal et mouille d'eau froide un linge à vaisselle. Le temps de se rendre à sa tête, la petite a perdu connaissance. La mère la ramasse de ses gros bras et la couche sur le banc à côté de la porte. L'eau froide aidant, la petite revient à elle, mais elle a le corps flasque et ça ne dit rien de bon à la mère. Elle sait ce qui menace les enfants qui changent de couleur en se tenant le ventre.

* * *

Les trois plus jeunes sont tranquilles. Deux sur le plancher et l'autre dans le ber. La mère s'assure que la porte de cave est bien fermée, puis elle et sort. Elle traverse en courant l'allée de terre et pousse la porte de l'étable. L'intérieur est sombre, mais des rais de lumière passent par les petites fenêtres et éclairent les deux vaches et le grand cheval. Atteler toute seule. Elle ne l'a pas fait depuis très longtemps et jamais avec ce cheval, ce grand mâle qu'elle redoute parce qu'il a quelque chose de surnois dans sa façon de reculer les pattes arrière, comme pour avertir.

– Beau cheval.

Elle se glisse le long de son corps. Il hennit mais se laisse passer le licou. Elle travaille à bout de bras et sent la lourdeur de son ventre, beaucoup plus épais depuis quelques semaines.

– Back. Back.

Le cheval recule un peu et s'arrête, secoue la tête plusieurs fois de gauche à droite. Des mouches tournoient autour de lui et brillent en passant dans les rayons de soleil. Le faire reculer de sa longueur, l'amener jusqu'à la voiture et le faire reculer encore entre les brancards. Il obéit. La femme installe le harnais et attache les sangles. Le cheval proteste quand elle lui passa le mors dans la bouche. Coups de tête, hennissements, la voiture est secouée. Elle le lâche et fait un pas en arrière, le temps qu'il se calme. Il finit par se radoucir et elle fait sortir de la grange son unique chance de rejoindre le monde extérieur, son unique moyen d'essayer de sauver la vie de sa fille.

* * *

Sur le banc de la cuisine, la fillette se plaint, plus ou moins consciente. Sa mère se penche sur elle, passe un bras sous son dos, l'autre sous ses genoux et se relève de peine et de misère, déséquilibrée, s'appuyant le dos sur le cadre de la porte. Elle sort, réussit à grimper dans la voiture et dépose l'enfant sur le banc arrière. Elle revient dans la cuisine, prend le bébé endormi et se l'attache dans le dos, comme elle l'a vu faire par les Indiennes. Sur le plancher, les deux autres petits regardent le visage de leur mère d'un air inquiet.

– Venez-vous-en. On s'en va en voiture.

Elle soulève le plus petit et l'autre la suit. Elle les installe sur le banc avant et revient à la maison chercher des écharpes tricotées, qu'elle leur passe autour du corps pour les attacher à la planche du dossier. Verser de l'eau dans une gourde, barrer la porte. L'après-midi avance et le soleil devient oblique. Elle mettra deux heures à atteindre le village si tout va bien. Elle jette sur la malade un drap de coton et, d'un coup de cordeaux, lance le cheval, qui souffle d'impatience depuis le début. La poussière enveloppe l'équipée. Les petits se frottent les yeux et leur mère implore la Sainte Vierge de l'aider à arriver chez le docteur avant que la Faucheuse les rattrape.

* * *

Les aulnes ont envahi les bords du chemin cette année. Personne n'est venu faucher comme à l'époque où il y avait des maisons pleines de monde des deux côtés de la route. Plusieurs familles ont déménagé, des maisons ont brûlé. Le grand cheval connaît l'unique chemin vers le village et monte les côtes sans traîner, mais sa maîtresse le pousse comme jamais. De temps en temps, elle jette un coup d'œil derrière elle et essaie de voir si le drap est soulevé par la respiration de la malade. À côté d'elle, les petits se tiennent par la main.

– Ya !

Les sabots du cheval projettent des mottes de terre. La femme souffle autant que la bête, à crier et à tenir les cordeaux tout en surveillant ses enfants. Elle sent sur son dos le

petit, bien ficelé, silencieux et immobile. La route de traverse vers le village approche. Il faut ralentir pour virer. Elle prend une voix plus grave.

– Wô !

Le cheval reste sur sa lancée. Elle tire les cordeaux.

– Wô !

Il commence à ralentir, mais trop tard. Il prend le virage si vite que la voiture dérape, traîne sur une bonne distance avant que ses roues arrière glissent dans le fossé.

* * *

Le cheval est resté sur ses pattes. La mère regarde autour d'elle. La malade a les jambes en bas de son banc et les deux petits pleurent. Sur son dos, le bébé s'agite en pleurnichant. Elle a le visage en feu. Elle met pied à terre et va réinstaller sa plus vieille. La voiture est mal prise. Le cheval souffle. Elle s'assoit à côté de ses petits, les regarde pleurer, puis ferme les yeux.

* * *

Quand elle ouvre les paupières, un cavalier se tient à sa hauteur et examine la voiture.

– On dirait qu'il vous faut un homme.

Elle le toise sans répondre.

– C'est ce qui arrive quand les femmes prennent le chemin. Vaut mieux qu'elles restent à la maison.

– Ma fille est malade. Le docteur... au village. Elle peut mourir.

– Le village est encore loin. Le soleil va passer derrière la butte de l'ouest.

Il soulève son chapeau et s'essuie le front. Les deux petits ne pleurent plus et le regardent fixement.

– Je pourrais vous aider à remonter votre voiture, mais vous êtes pas rendue.

– ...

– D'habitude, les femmes que j'embarque sont plus vieilles que ça, mais si vous voulez, je vous la prends sur mon cheval, la petite. C'est pas un laideron. Je vous l'amène au village.

La mère de famille regarde la route devant elle comme si un miracle allait venir la sortir de là.

– Vous inquiétez pas. Je m’appelle Louis Marcoux. Je suis prospecteur.

– ...

– Je suis pas du coin, mais je viens souvent par ici.

La femme regarde l’horizon au-dessus du champ de trèfle. Elle descend de voiture, se dirige vers le banc arrière, prend la fillette, qui se plaint un peu, hésite, puis la tend au cavalier. Il l’installe devant lui sur son cheval.

– Le docteur Lapointe, à côté de l’église.

– Je devrais le trouver.

– Dites que c’est la fille à Joseph Alexandre.

La femme les regarde s’éloigner dans la lumière faiblissante. Elle voit l’arrière-train du cheval et le corps inquiétant du prospecteur, mais de sa fille, elle ne voit déjà plus rien.

* * *

Il fait presque nuit quand Jeannot Bélanger vient à passer avec sa voiture. Son grand flanc-mou de fils est avec lui. Fidèles à leur habitude, ils ne disent pas un mot quand la femme leur apprend que sa fille n’en mène pas large, pas un mot quand ils tirent la voiture de sa mauvaise position, pas un mot quand ils reprennent la route vers chez eux.

Le grand cheval a obéi aux deux hommes et semble prêt à voyager, dans l’autre sens cette fois, car la femme et ses trois plus jeunes doivent rentrer à la maison pendant qu’une lueur révèle encore les fossés. Si la Sainte Vierge l’a entendue, le prospecteur a conduit sa fille chez le docteur, et le docteur travaillera cette nuit. Elle reviendra au village demain, voir si la petite a repris des couleurs et si le docteur veut être payé tout de suite. Si la Sainte Vierge était absente, la Faucheuse aura frappé et personne n’y pourra rien.

Affamés, les deux petits, toujours assis près de leur mère sur le banc, braillent la moitié du chemin, puis s’endorment appuyés l’un contre l’autre. Les mouvements de la route aidant, le bébé dort dans le dos de la femme. Les chauves-souris s’agitent au-dessus du cheval et de la voiture.

Au bas de la dernière côte, le cheval entre dans l’allée de terre séparant la maison de la grange. Il fait nuit. La femme débarre la porte de la maison. Dans le noir, elle tire de l’eau à la pompe de la cuisine et en sort un seau pour le grand cheval. Elle dénoue les écharpes tricotées retenant les petits et en prend un sur chaque bras. De retour dans la maison, elle les dépose sur le plancher de la cuisine et met le bébé dans son ber. Sans dire un mot, elle ressort, fait entrer le cheval et la voiture dans la grange, dételle et remet le cheval à sa place. L’heure de la traite étant passée depuis longtemps, les vaches beuglent à tue-tête. La femme allume un fanal, renverse un seau pour s’asseoir et en glisse un autre

sous la première vache. Elle tire les deux bêtes. Les beuglements cessent. Elle donne de l'avoine au cheval et emporte le lait à la maison.

Le bébé s'agite dans son ber. Elle allume la lampe, met du lait dans un biberon et le lui porte. Les deux petits reçoivent chacun un bout de pain et quelques gorgées de lait bues au verre. Une fois changés, ils s'endorment dans leur lit en se tenant par le cou. La femme s'assoit à table et s'endort à son tour, la tête dans les bras, sans avoir mangé, à côté de la pâte à pain qu'elle a abandonnée plus tôt et qui a levé plus que de raison.

Le bébé la réveille. Dans la lueur de la lampe à huile restée allumée, elle lui ôte le biberon, le prend pour son rot et le recouche. D'un tiroir de la cuisine, elle sort le chapelet qu'elle a reçu à sa confirmation et l'accroche à la poignée de la fenêtre. Elle éteint la lampe, s'assoit dans la chaise berçante et s'endort en priant la Vierge et en tenant son ventre, secoué par les coups du bébé à venir.

Au lever du jour, elle est réveillée par les cris des étourneaux qui ont niché dans le renvoi d'eau de la maison. Elle a mal au cou. En redressant la tête, elle voit sur la table la pâte à pain, abandonnée depuis la veille, perdue, peut-être. Puis elle pose les yeux sur le chapelet suspendu à la fenêtre.

Allumer le poêle et mettre le pain à cuire est la première chose à faire. Elle tirera ensuite les vaches et s'occupera des petits avant d'atteler de nouveau le grand cheval pour aller chez le docteur. Elle contourne les fleurs de sa fille, fanées sur le plancher, et sort chercher du bois de chauffage. La porte de la grange est ouverte. Une silhouette passe derrière les carreaux poussiéreux.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Son mari s'affaire dans le coin de la grange où il serre ses outils et son bois. Il ne la regarde pas.

– Le docteur m'a envoyé chercher au chantier.

La femme observe le chat, qui passe avec une souris dans la gueule, comme si de rien n'était. La lumière du matin adoucit l'intérieur de la grange. Les vaches et le grand cheval sont à leur place, tranquilles. En s'approchant de son mari, elle voit qu'il rassemble des morceaux de bois. Des planches à cercueil.